

Langues pendues, langues amoureuses

Jean-Marc Desgent

Number 153, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90328ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desgent, J.-M. (2018). Langues pendues, langues amoureuses. *Les écrits*, (153), 119–122.

JEAN-MARC DESGENT

Langues pendues, langues amoureuses

Penser le regard lucide... Je ne sais pas si c'est vrai ou possible... Celui qui monte si haut, près du soleil, qu'il disparaît... C'est penser la bêtise d'Icare qui s'approche de la lumière qui brûle, qui punit, qui aveugle et tue... Est-ce cela, la lucidité? Je pense dans et avec la lumière nordique, celle qui aveugle aussi, mais qui enflamme l'âme du chasseur, qui le garde vivant malgré les froids de mon continent si éloigné du soleil. Je pense dans la langue, comme on dit, je me rencontre moi-même dans la langue; celle qu'on invente, celle que j'invente, qu'on pense à peine – elle est si rythmée, la langue. Je n'en ai pas fini avec les français de partout: les accents, les mots de tous bords tous côtés, de tous les temps de la francophonie, les français passés-présents. Je retourne à la lucidité de Villon: «Je suis François, dont il me poise, / Né de Paris, emprès Pontoise, / Et de la corde d'une toise / Sçaura mon col que mon cul poise.» Il parlait, dit-on, plusieurs dialectes de son époque, qu'il mêlait dans ses poèmes et qui ont traversé les siècles jusqu'à nous. Une langue, ça ne meurt pas vraiment... Je retourne à la liberté des langues qu'il parlait, avec lesquelles il écrivait. Je regarde sa lumière noire: il vivait, il parlait son existence. Villon est un sacré paquet de français, de mots «françois» et d'expressions «françoises». Il a vu sa propre mort, mais dans quelle langue au juste? Langue noire d'un trou noir: cul noir.

Détruis-moi, il ne me reste plus de mot guérisseur. C'est déchiré, l'enveloppe, la chair abandonnée. Un fossé dans la tête. Je regarde noircir le muscle premier ; il a, comme toi, un petit corps troué, tombé malade en lui-même. À deux pas, la mort est abrupte. On voulait s'avancer. La neige a reculé. On s'est arrêté devant l'escarpement sauvage. Finalement, je ne sais pas disparaître. Tu es loin comme ma peau. Le pays plaqué glace sur nuit, la bourrasque te porte, et nous, les machines à défaire. Je n'existe qu'au milieu d'un lac mort avec chaloupe décarcassée, ancrée dans la glaise. Un orignal passe au milieu de ma peur ; une épouvantable sera ma lumineuse. C'était la beauté, même. Ma vie passée et pourtant immédiate, mon enfant qui ne me voit pas. Je t'aime, ma tête de cervidé. Tu ressembleras, toi aussi, à la grandeur des enfants seuls.

En attendant, je lis *Le gai savoir* de Nietzsche, *Misère de la philosophie* de Lyotard, *En attendant les barbares* de Cavafis, poète grec qui a caché toute sa vie ses poèmes homosexuels, ses amours obscures, ses amours illicites – il avait la lucidité de sa misère. Je lis aussi *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* de Stig Dagerman. Tous sont de bien grands livres lucides qui ne servent à rien quand on bute sur l'impossibilité de dire à partir d'une image comme celle de René Char. Je n'ai peut-être rien à dire de la lucidité. J'écris avec beaucoup de langues et des mots qu'on imagine français, par habitude. J'écris avec beaucoup de langues paternelles, celles que mon père métis ne savait pas parler : l'anglaise, pour le travail, avec tant de trous dedans ; la française (trous, manques, ratés, confusions), pour la maison, la famille et pour les amis qu'il n'avait pas ; et la mohawk, ne se rappelant que de son rythme par la grand-mère qui lui donnait des pommes comme on

donne un beau mot à croquer dedans. Je me souviens d'un poète du Bénin vivant en France, Barnabé Laye, qui avait pleuré après une lecture que j'avais donnée au Pérou... Mon poème commençait par cette phrase en mots français mais à la syntaxe mohawk: «Langues, loin.» Barnabé Laye avait pleuré... Mon «loin» signifie le lointain géographique (la France et le Bénin), le lointain intérieur ou psychanalytique (sa culture africaine se confrontant quotidiennement à sa culture empruntée), et le lointain temporel (il vit en France depuis plus de vingt ans). Ses langues du Bénin étaient loin et il souffrait de ces lointains simultanés et que vient souligner, appuyer, la syntaxe mohawk, mêlant nom commun et adverbe, la virgule entre «langues» et «loin» isolant les deux termes, les éloignant l'un de l'autre...

Certains cadavres sont questionnés, entendus, compris, d'autres sont muets malgré les autopsies répétées. Ce sont nos êtres déformés par l'arthrose: crâne de la faim, crâne de la soif. Je ne resterai pas, certitude du cœur arrêté, je suis déjà ce qui ne dit rien. Tu regardes un livre de paysages; ce sont plusieurs pages la même catastrophe, la même rocaille tombée de nous.

Je n'écris jamais à partir d'un thème, d'une idée, ou d'une abstraction. J'écris un rythme, une sonorité et, en même temps, j'écris dans trois langues avec des mots français, et ces mots ne sont pas toujours d'aujourd'hui; j'écris vieux-français qui n'est pas vieux; j'écris avec les français que je connais; j'écris avec le mohawk que j'ai un peu étudié, avec l'anglais qu'on m'a entré dans la tête et qui y est resté, à coups de «John and Mary». J'écris, je ne pense pas: la langue (les langues) et l'écriture précède la pensée ou l'image.

Les femmes, les hommes que tu as aimés avec de grandes fièvres musculaires. Les sommeils n'arrivent pas jusqu'à nous : ils sont suspendus gris comme des vêtements laissés là. Des sommeils donc, comme des habits, corps tristes, abandonnés à leur étrangeté. Ici, est tombé un géant de froid ; on n'est pas certain d'ici. Tu poses une main sur le sol. La campagne grelotte, tu attends. La rivière coule et nous arrache à nous-mêmes. La rivière, elle, n'est pas du sang figé.



Passage, 2016, monotype à l'encaustique et feuille d'or sur papier Tatemi, 32 x 71 cm